

PREMIÈRES LIGNES



Trouver une idée n'est pas le plus difficile ; en retenir une seule est plus délicat. En réalité, le plus difficile est le démarrage de l'histoire. Un auteur plante le décor, un autre présente un personnage de son récit, un troisième expose une scène surprenante, voire cruciale.

Chaque conteur choisit sa manière d'attirer l'attention du lecteur.

Bruges

Depuis le XIe siècle, Bruges était animée, prospère. Son port marchand, avec ses bateaux venant de contrées lointaines, attirait les commerçants flamands, anglais, italiens. Les bourgeois, les banquiers faisaient leurs affaires. Les boutiquiers gagnaient aussi leurs sous dans cette belle cité. Bruges était riche, renommée et bruyante.

En ce jour de printemps 1349, il pleut et le soleil se lève difficilement sur les remparts de pierres bleues, protection bien illusoire contre le destin tragique de la ville. Le temps semble s'être arrêté.

Au cœur de la cité, les maisons à colombages se penchent dangereusement vers le centre des ruelles, au milieu desquelles coule une eau noirâtre et putride. La grande place au pavé luisant est vide et le vent du Nord y court sans s'arrêter, tourbillonnant dans les ruelles et faisant claquer les enseignes des échoppes. Des cris, des pleurs, des sanglots, des râles s'échappent des maisons serrées les unes contre les autres dont la porte fermée est barrée d'une croix rouge. L'odeur sucrée de la mort se dispute à celle des plantes que l'on brûle dans les foyers, du vinaigre que l'on asperge un peu partout.

Soudain, le pont levis se baisse en grinçant. Il laisse passer un attelage tiré par des chevaux qui semblent fourbus de fatigue. Le chariot bringuebalant rempli de corps se dirige lentement vers le nord, là où se trouve le cimetière.

La peste est entrée dans la ville. La mort en sort.

Isabelle

Petite reine

Petite fille, reine, très gâtée, nous habitions une petite maison en bois, avec un gros poil à bois. C'était très simple, mais plein de chaleur. À table, j'ai toujours eu tout ce que j'aimais. Nous n'avons jamais été privés : papa, de par sa profession, avait les bonnes choses de la ferme.

Ma maman avait une buanderie avec une chaudière, derrière laquelle je me cachais lors du passage du Père La Pouque. Elle allait *pucher* l'eau à la rivière, en bas du jardin, ça devait être très pénible. Elle faisait bouillir le linge, ensuite c'était le baquet, la planche de bois, la brosse en chiendent et elle frottait. À la fin de toutes ces tâches, elle étendait sur un fil à linge. Cela sentait bon le frais. Pas de pollution, déjà pas de voiture sur la seule route qui passait devant la maison.

Il y avait aussi les clapiers, avec tous les lapins, tout un travail pour les tenir propres : le changement de paille, qui faisait du fumier pour le jardin, et la corvée sur les talus pour cueillir le manger à lapins. Les petits lapins naissaient, c'était mignon, mais il fallait bien en tuer pour se nourrir. D'où les peaux de lapin pour le Père La Pouque.

Je jardinais aussi avec papa. Il était beau, son jardin : pas de mauvaises herbes entre les belles rangées de légumes. Il me permettait de venir l'aider, il ne pouvait rien me refuser. Je mettais de vieilles bottes à lui, sont

béret. Il me prêtait des outils et m'en fabriquait à ma taille. J'étais la perle de ses yeux, ce qui ne l'empêchait pas de me gronder quand je marchais sur ses rangées de salades.

Nicole

La louve

Ce soir, la forêt a retrouvé son calme. Mais pas sa sérénité. Il faudra un peu plus de temps.

Elle était douce, cette forêt, avec tous les animaux qu'elle abritait. Même ceux qui vivaient avant dans les prairies y avaient trouvé refuge.

C'était pour moi, tellement magique de suivre les sentiers tracés par les animaux, de se perdre dans les fourrés et les ronces défensives. Désorientée. Perdue. Retrouvée.

Si bon de respirer le parfum de l'humus et des fleurs sauvages pleines de ressources désormais oubliées, d'observer les rochers couverts de mousse, formant des petites forêts miniatures abritant toute une faune mi muscule, de se questionner sur les champignons terribles ou délicieux, de ne pas avoir peur de cette diversité et de se sentir faire partie de cette richesse du monde.

Et les arbres. Les vieux arbres qui inspirent le respect d'avoir traversé tempêtes, sécheresses et inondations. Et tous les petits qui poussent tout joyeux et innocents comme tous les petits de toutes les espèces. Tous solidaires et accueillants. Et au cœur de la forêt, le grand prince. Un grand hêtre, ou oserai-je dire, un grand être que je viens souvent rencontrer avec toujours l'appréhension qu'on l'ai abattu.

Avant-hier, des bruits assourdissants de tronçonneuses ont effacé les chants des oiseaux. Des engins trop efficaces ont opéré des coupes rases en un temps record. Le son des arbres tombant au sol a fait trembler la terre et des parties de la forêt ont été défigurées. Beaucoup d'animaux ont perdu leurs territoires.

Et aujourd'hui, c'est la battue. Toute la journée, ont résonné des braillements de chasseurs, se croyant dans leur bon droit, des coups de feu d'une portée beaucoup trop grande et des cors de chasse qui claironnent «On en a tué un».

Je me suis souvent demandé qui a le plus peur de l'autre. Certes, que peut faire un homme face à un ours, un loup ou un sanglier ? Sans son fusil et ses chiens, il est perdu.

Ce soir le calme est revenu, mais dans la forêt tout le monde est choqué.

Méfiant, les animaux encore vivants sortent de leurs cachettes et le grand hêtre entouré de ses pairs tremble encore.

C'est l'automne et la forêt n'est plus un endroit sûr.

Véronique

La vie du château

Anne avait eu la précaution de passer à l'Office de tourisme acheter les billets pour éviter la queue à l'entrée, ces moments d'attente avaient l'art de lui gâcher une visite par avance. Comme toujours, Pierrot traînait à boire son café, à préparer son appareil photo et à obliger le chien à revenir dans la maison :

— Tu attends la dernière minute, s'était-elle plainte pour la centième fois, comme d'habitude ! Et maintenant, on poireaute dans les embouteillages. Toujours la même histoire : tu ne veux jamais m'écouter. Pourtant je t'ai prévenu je ne sais pas combien de fois. Si on nous refuse à la visite guidée parce qu'elle est commencée, tu vas m'entendre...

Pierrot, de son côté, ne se souciait guère du jour, de l'heure et de la visite. Il acceptait d'accompagner son épouse dans ses sorties culturelles, sans aucun attrait ni pour les pierres ni pour l'histoire. À vrai dire, les murs de naguère, les trucs d'autrefois, les rois gothiques dans des églises romanes, les vitraux qui décorent les remparts lui donnaient le sentiment de retourner au collège. De temps à autre, une anecdote croustillante

ou un portrait plus ou moins croquignolesque le distrayaient, mais le plus souvent, il confondait les siècles, mélangeait les styles et suivait des raccourcis hasardeux :

— Louis XIV, c'était au XIV^e siècle ?

Quand Anne rapportait une pareille question à une copine, elle racontait aussi sa colère immédiate et sans bornes. Un malheur n'arrivant jamais seul, les colères d'Anne amusaient Pierrot !

— Tiens, gare-toi là. On va finir à pied. Au pas de course. Dépêche-toi. Allez, vite...

Aussitôt, le couple fila le long des trottoirs, franchit la voûte fraîche, présenta les billets qu'Anne tenait à la main comme de précieux sésames. Ils rejoignirent le groupe réuni à l'ombre d'un gros arbre, où le guide discutait avec des visiteurs, les questions à brûle-pourpoint semblaient plus jetées en vrac que consécutives à un exposé.

— Tu vois, glissa le mari essoufflé, si ça se trouve, on n'est même pas les derniers.

Jean-Patrick